

PRÉAMBULE

C'était un jour gris et triste. Une centaine de parapluies noirs se dirigeaient vers la sortie. Nous quittions sous une pluie battante le cimetière où les hommages les plus élogieux avaient été rendus à Hélène Matthews, cette femme remarquable qui avait fait de sa vie un combat pour la justice et l'égalité des femmes, qui avait été un des ténors du barreau, la plus jeune bâtonnière avant d'être nommée à la présidence du conseil de l'ordre. Elle n'avait pas peur de prendre la parole devant les caméras, de s'indigner contre le machisme et de dénoncer certaines pratiques honteuses de personnes haut placées. Nous l'aurions tous bien vu faire de la politique tant elle avait le verbe facile, la capacité à rebondir face aux attaques et à trouver les bons arguments pour faire taire les plus hargneux. Des affaires, elle en avait plaidé à la pelle et n'en avait jamais perdu une seule. C'était sa plus grande fierté. Elle s'était battue contre ce plafond de verre dans l'administration qui empêchait les femmes d'obtenir des postes jusque-là uniquement réservés aux hommes. Elle luttait contre les pressions subies par les plus faibles, contre le harcèlement au travail. Hélène était devenue une référence incontournable en matière de défense de la femme au travail

et l'ennemie jurée de certains politiques, dirigeants et chefs d'entreprise.

Après chacune de ses plaidoiries, la sentence faisait mentir le proverbe bien connu de Jean De La Fontaine : « *Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.* »

Mais cette grande dame dont tout le monde venait de faire l'éloge, qui avait suscité tant d'admiration pendant toute sa carrière, n'était pas juste un nom célèbre dans le milieu du barreau, c'était aussi une mère de famille, ma mère, mais qui avait été, je dois le dire, très peu une maman.

CHAPITRE 1

Il était 6 h, ma mère Hélène était déjà levée depuis plus d'une heure, assise sur une chaise de la cuisine à lire et relire sa plaidoirie. Ce matin, elle ne s'était même pas accordé le temps de faire sa séance de yoga. Après une douche glacée, elle avait à toute allure enfilé un jean délavé et un chemisier blanc. Les cheveux encore trempés, elle s'était immédiatement plongée dans son dossier.

Ce procès, elle ne pouvait absolument pas le perdre. Elle voulait que ce chef d'entreprise qui comparaisait pour la deuxième fois pour des faits similaires soit enfin condamné et mis derrière les barreaux. Lors de l'audience, elle avait toujours pour habitude de se glisser dans la peau des victimes pour que ses arguments soient poignants et bouleversent les membres de la cour. Elle n'avait aucune difficulté à imaginer ce qu'avait enduré cette pauvre fille de vingt-six ans qui, tous les jours pendant deux ans, avait subi un véritable harcèlement sexuel de la part de son employeur. Celle-ci n'avait jamais osé en parler, craignant la réaction de son mari, jusqu'au jour où elle avait fini par craquer. Hélène souhaitait faire citer à la barre du tribunal deux autres victimes. Elle espérait qu'elles oseraient dire toute la vérité, même si elles étaient encore en poste dans cette entreprise.

Pendant ce temps, John, mon père, se prélassait dans un bon bain chaud. Il fermait les yeux pour savourer le calme. C'était pour lui le meilleur moment de la journée, avant un emploi du temps qui s'annonçait bien chargé. Il jetait de temps à autre un œil sur sa montre pour ne pas laisser passer l'heure et ne pas oublier de me réveiller, moi son fils Jules.

Arrivé dans la cuisine, il n'adressa pas la parole à ma mère. Il savait qu'il ne fallait surtout pas la déranger quand elle était absorbée dans ses dossiers. Cela tombait bien, au réveil, il n'était jamais très loquace. Il se fit un café et me prépara trois tartines de pain beurrées et du chocolat chaud. Dans l'évier, il y avait un amoncellement de vaisselle sale qui traînait du dîner de la veille et que Maman avait laissée aux bons soins de Mamy Lou. Jamais elle n'aurait eu l'idée de remplir un lave-vaisselle.

Ma mère empoigna sa robe d'avocate, prit son épais dossier sous le bras et sans embrasser ni son fils ni son mari, la tête déjà ailleurs, elle partit au pas de course jusqu'au tribunal. Aujourd'hui, elle voulait absolument faire mentir sa réputation d'être une femme toujours en retard.

Papa, à présent vêtu d'un costume bleu marine et d'une chemise impeccablement bien repassée et amidonnée, me pressait de me dépêcher. Le chauffeur nous attendait en bas de l'immeuble depuis plus de dix minutes. Tous les matins, ce dernier me déposait à l'école avant de conduire mon père à l'ambassade de Grande-Bretagne, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Mes parents avaient une vie professionnelle trépidante et le soir venu, fatigués par une journée intense de travail, aucun des deux n'était enclin à faire des efforts ou des concessions. Tout devenait alors sujet à discussion ou plutôt à discorde. Au lieu d'attendre que l'orage passe, ils auraient dû apprendre à

danser sous la pluie. Au début, il y avait quelques averses, au fil du temps, des orages plus fréquents et maintenant, on pouvait parler de tempêtes récurrentes et même parfois d'ouragans. Mais après dix ans de mariage, aucun des deux n'était prêt à faire de concessions. Il faut dire que leurs divergences étaient telles que quelques efforts mutuels n'auraient pas suffi à faire revenir le soleil dans leur couple. Ils étaient aux antipodes l'un de l'autre.

Ils s'étaient rencontrés à un concert des Pink Floyd et Papa avait toujours regretté à l'époque de ne pas avoir assisté plutôt à un festival de Mozart. C'était une évidence, il n'y aurait jamais croisé Maman.

Ils avaient des mentalités, des goûts et un mode de vie tellement différents. Mon père aimait les antiquités, flâner des après-midi entières dans les musées. Ma mère, elle, préférait l'art contemporain et traîner à Montmartre ou au Quartier latin. Papa jouait au golf pendant que Maman méditait et faisait des séances de yoga. Tout, absolument tout, les séparait.

Mon père était né et avait grandi à Londres. Diplomate de métier, c'était quelqu'un de raffiné qui aimait le luxe, la vie mondaine, les honneurs ; un vrai gentleman à l'accent anglais, respectueux de tous, politiquement pensant et votant à droite, un homme très humble que l'on admirait pour son charisme, ses bonnes manières et sa grande classe, quelqu'un que l'on adorait avoir à table à ses côtés parce qu'il animait une soirée avec son humour très british, son sens de la répartie et sa grande culture générale.

Maman était l'incarnation de la belle Parisienne au charme pétillant, au regard envoûtant et au style faussement négligé. Elle avait gardé un esprit soixante-huitard revendicatif et s'affichait ouvertement avec des idées très à gauche. Elle accentuait à plaisir son côté agressivement féministe qui avait

l'art d'excéder mon père. On ne la croisait jamais dans des dîners mondains à côté de son mari ; elle trouvait cela tellement superficiel. Elle préférait, de loin, apparaître sur des plateaux de télévision pour défendre, hargneusement parfois, l'indéfendable. Elle avait une ambition dévorante et appréciait d'être sous les projecteurs et que l'on parle d'elle.

Les deux ensemble avaient fière allure. Ils étaient beaux et élégants. Tout le monde se retournait sur leur passage, mais leur beauté ne suffisait pas à garantir l'harmonie et le bonheur dans leur couple.

Papa fut très vite exaspéré par la nonchalance et l'insouciance de son épouse qui n'était ni femme d'intérieur ni fine cuisinière, et surtout très peu une mère de famille. Plongée dans ses dossiers, je ne sais combien de fois elle avait omis de venir me chercher à la sortie de l'école ou du sport. Quand Papa rentrait tard le soir et s'étonnait de ne pas me voir à la maison, elle réalisait alors brusquement qu'elle m'avait totalement oublié. Cependant, elle ne s'inquiétait jamais à mon sujet et se disait qu'il y aurait toujours la maîtresse ou des parents d'élève pour me récupérer. Elle avait aussi l'art de se décharger sur les autres pour tout ce qui ne l'intéressait pas et de délaissé tout ce qu'elle estimait ne pas être important. Elle était totalement imprévisible et peu fiable. Heureusement, mon père était là avec sa rigueur très british pour rattraper ses négligences répétées. Il se demandait souvent jusqu'où elle allait bien pouvoir aller.

Ces deux façons complètement opposées de gérer le quotidien donnaient un mélange très explosif qui se traduisait tous les soirs par des discussions et des échanges courtois dans un premier temps, pour se transformer très vite en reproches, puis en disputes houleuses accompagnées d'insultes grossières qui fusaient dans un mélange de « franglais »